



CYRILLE SIMONNET

ILYANA

Cyrille Simonnet

Ilyana

© Cyrille Simonnet, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4457-9

Image de couverture : istock Present

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1.

La campagne de Qalat Seman touche à sa fin. Mon père rentre épuisé tous les soirs. Il a été débauché du chantier de Palmyre pour finaliser l'opération du bouclage de la restauration des chapelles nord du monastère qui en compte au moins six ; c'est un tel fouillis qu'on n'y comprend rien. Il s'agit de chapelles secondaires, dont les fragments sont bien conservés mais complètement en ruine, éparpillés dans les champs, certains abris paysans sont même construits avec. « Bouclage » est le terme convenu : « Allez, on boucle », « Bouclez-moi tout ça d'ici la semaine prochaine », « Opération bouclage, Ikhmat. On ferme dans dix jours ! » Son patron et ami Gérard, l'archéologue français pour lequel il travaille depuis plus de dix ans maintenant, n'a plus que ce mot à la bouche. « On boucle ! ». Je me souviens : j'avais cinq ou six ans lorsque monsieur Gérard avait débarqué à la maison, un papier officiel à la main, signifiant que mon père Ikhmat était définitivement embauché comme chef de chantier pour les fouilles et restauration de l'ensemble du site. La fête qui avait suivi ! Le contrat stipulait que Ikhmat Sednaoui – mon père – était nommé *ad vitam aeternam*, définitivement, pour toujours ! responsable des chantiers de l'immense site de Qalat Seman, situé sur le plateau calcaire en Syrie à une cinquantaine de kilomètres d'Alep, comprenant, outre le monastère de Saint Siméon, de nombreux anciens villages datant de l'époque byzantine : les « villes mortes ». Pour toujours... Enfin... Tant que son patron et bienfaiteur serait en charge des opérations. Villes pas si mortes depuis que monsieur Gérard les fait revivre sous les claques des coups de pelle et les caresses des truelles. Mon père est maçon. Beaucoup plus en réalité. Il a un sens inné des systèmes de construction de cette époque, qu'il connaît par cœur, son propre père l'ayant formé à ce genre de travaux pendant la période du protectorat français. Monsieur Gérard passe plusieurs mois par an sur le site dont les Français ont obtenu j'ignore pourquoi la concession pour cinquante ans.

Voilà donc où nous en sommes. Les événements dans mon pays font que tout s'accélère. Tous les jours ou presque les manifestations se multiplient, même chez nous, dans notre campagne si tranquille, à Deir Seman où rien ne se passe. Il y a un peu plus d'un mois déjà mon père a été appelé, « d'urgence » soi-disant, pour reprendre et boucler, encore une fois !, un autre chantier également conduit par une équipe française (et russe je crois) : celui des *Sons et Lumières des temples de Palmyre*. Monsieur Gérard avait alors prêté mon père (selon ses termes) à l'équipe de Palmyre qui se prenait les pieds dans les fils de cette entreprise interminable destinée à booster le tourisme en Syrie. La contestation qui se généralise un peu partout n'y aide guère, je le crains, d'où l'inquiétude des

autorités. Les Russes paraît-il ne servent à rien sinon à soutirer des bakchiches à chaque occasion, qu'ils se partagent avec l'armée. C'est ce que dit mon père : contrairement aux chantiers de Sergila ou de Saint Siméon, qui sont réglés comme une montre suisse, ceux de Palmyre ressemblent à une foire d'empoigne – expression qu'il tient de son patron qui est également son professeur de français – et le miens accessoirement !

À Palmyre, ça m'a l'air de chauffer. Mon père s'y rend quatre à cinq jours par semaine, il dort sous la tente sur le site, il est chargé à la fois de procéder à des fouilles préventives d'urgence avec les archéologues, de réparer les dégâts provoqués par les tranchées et le montage des systèmes d'éclairage et de son, et surtout de surveiller le chantier. Moins pour le faire avancer que pour éviter les vols d'antiquité, devenus systématiques depuis que les Russes et l'armée (syrienne) se sont trouvés des goûts partagés pour les vieilles pierres. La semaine passée il nous a raconté qu'un sergent, rien moins, avait été pris en flagrant délit de mutilation d'une statue récemment mise à jour lors de l'exécution d'une tranchée transversale au decumanus. Le système de câblage est un vrai casse-tête pour les archéologues. Au moindre coup de pioche, on découvre quelque chose. Les Russes ont un rôle de « conseiller », en quoi, mon père l'ignore, mais ils mettent leur nez partout. Une société italienne est chargée de la mise en lumière du site, sur la base d'une scénographie spectaculaire où la reine Zénobie tient le rôle de *Guest Star*. Face à cela les Français jouent les pompiers pour préserver ce qu'ils peuvent ou calmer l'agressivité des pelleteuses. Les Russes s'interposent pour aider, en réalité pour embrouiller un peu tout et faciliter si j'ai bien compris le trafic avec l'armée chargée de contrôler tout le monde et de se servir au passage. Le sergent briseur de statue voulait tout bonnement récupérer la tête d'une *Diane* du troisième siècle et la revendre au plus offrant.

Mon père fait le trajet en autobus, parfois en taxi (collectif), il en a pour quatre ou cinq heures. Le chef de mission archéologique de Palmyre est un collègue de monsieur Gérard. C'est « Chevassu », un gars solide comme un joueur de rugby, en même temps d'une douceur extrême. Il s'arrache les cheveux à longueur de journée, veille sur son chantier comme on surveille le lait sur le feu, note, enregistre, photographie systématiquement, imposant des registres pour le moindre trou creusé, menaçant de recours hiérarchiques à la moindre incartade de l'un ou l'autre des « parasites » qui lui compliquent son travail.

Mon père dirige une équipe d'une douzaine d'ouvriers. Avant de revenir sur Qalat Seman, ils ont paraît-il déterré un fragment de linteau en granite rose qui proviendrait du tétrapyle. Chevassu a immédiatement prévenu le service des antiquités avant de faire installer un périmètre de sécurité. La pierre pèse au moins deux tonnes. « Ikhamat, vous ne quittez pas le bloc des yeux ! » Comme

des grosses mouches autour d'une putréfaction appétissante, les conseillers russes et les militaires de garde tournicotent en espérant récupérer quelque fragment gisant au pied de la grosse pierre. Pendant ce temps on bétonne un fond de tranchée à cinquante mètres, opération qui réclame plus que jamais sa présence alors que la température avoisine les quarante degrés. Voilà le genre de dilemme auquel mon père se trouve en permanence confronté.

Nous habitons à Deir Seman, bourg situé sur le plateau calcaire dont les habitants vivent essentiellement du tourisme et de l'exploitation du monastère de Saint Siméon le Stylite, situé à quelques centaines de mètres. Le village dispose d'à peu près tous les équipements nécessaires à la vie communale, ce qui en fait certainement une exception en Syrie. Cet avantage est l'héritage du Conseil Communal, équivalent de la mairie, qui maintient une tradition à la fois démocratique et une gouvernance de « sages », sorte de palabre africaine où les sages en question passent leur temps à discuter et à se disputer. Le tourisme, même faible, le régime des fouilles, l'exploitation raisonnée des oliviers et une qualification ouvrière entretenue maintiennent un niveau d'activité et de vie acceptable. Le village ne dispose pas d'école, je me rends à Basofan, qui est l'école de la région. Ou plutôt on m'y amène : un taxi (collectif) qui fait office de bus scolaire ramasse les enfants du village et nous y conduit. C'est une école « laïque », je veux dire par là qu'elle accepte les élèves de différentes confessions, ce qui est le cas dans la région, où l'on compte à proportion presque égale des musulmans sunnites et chiites, des chrétiens orthodoxes et catholiques, des juifs druzes. Tous n'ont pas leur église ou leur lieu de culte, mais on le sait par tradition, dans leur comportement, et surtout parce qu'ils ne s'en cachent pas. Mon père et ma mère font partie des dix pour cent de chrétiens syriens, ce qui procure peut-être des avantages en termes d'éducation mais aussi les inconvénients d'appartenir à une minorité.

Mon père est un homme pieux, mais il n'est pas fanatique. Sa véritable religion : c'est le travail. Il est reconnu pour son habileté à remonter des murs ou des fragments d'ouvrages sur la base de traces presque invisibles, que personne ne voit sauf lui. Au pied des corps annexes du monastère, des centaines, des milliers peut-être de pierres portent l'indice de leur appartenance à un ouvrage quelconque. La forme d'un éclat, un soupçon de parement, une marque d'outil que lui seul distingue l'incitent à identifier le caillou qu'il saura replacer dans un système de cohérence supérieur, parvenant ainsi de pièce en pièce à reconstituer parfois des pans entiers de parois. Il est très habile également dans les travaux de maçonnerie, de consolidation. Le béton n'a pas de secret pour lui, il est un des rares à savoir travailler avec le ciment comme on travaille avec de l'argile ou avec du marbre. Il ne se prend pas pour un artiste : monsieur Gérard le taquine

sur ce sujet, il affiche une fierté ouvrière qui le maintient dans une posture à la fois humble et zélée. Il est conscient de sa valeur, dix fois on a cherché à le débaucher. Mais il est fidèle, à son patron comme à son épouse. Ma mère, tiens ! C'est une femme très discrète, complexée par son analphabétisme mais extrêmement dévouée. Elle s'occupe de sa famille comme la majorité des femmes pauvres de la campagne : des corvées pénibles comme aller puiser de l'eau ou laver le linge. À la maison, elle vit accroupie, toujours occupée à éplucher, frotter, astiquer, récurer, pétrir. Ses trois incisives en or lui font un sourire de déesse égyptienne. Elle me paraît appartenir à une autre civilisation. Mais elle nous adore, mon père Ikhat, mon frère Yazid et moi, Layana. Maman se prénomme Ilyana. On confond souvent les deux prénoms. Je m'y suis habituée.

Ces jours-ci, tout paraît aller très vite. Le chantier comme je l'ai dit, mais aussi le rythme des manifestations contre le régime. C'est tous les jours ou presque, les cortèges augmentent, la répression se fait dans un désordre absolu. On ne sait plus si la police est du côté des manifestants ou du gouvernement. Les grilles de notre école la protègent à peine, parfois des pierres font voler en éclat des fenêtres dont on a oublié de fermer les volets. J'ai eu très peur quand trois individus ont réussi à pénétrer dans les locaux par la petite chapelle – qui pourtant ne ressemble en rien à une chapelle – qui renforce l'un des angles de la propriété. Trois méchants barbus qui en voulaient à notre institut et qui vociféraient je ne sais quoi à tue-tête. Le concierge – on l'appelle comme ça, il est aussi jardinier, surveillant, factotum... – a vite fait de les faire déguerpir. C'est pour dire l'ambiance alors qu'on entend partout la clameur de la révolte. Déjà le programme des cours a été affecté. Les maths, l'histoire-géographie, à la trappe. La maîtresse qui assure le tutorat de notre classe nous a conseillé de nous faire discrètes au sujet de notre appartenance religieuse. Les chrétiens – nous sommes une douzaine – n'ont pas bonne presse nous a-t-elle dit. Surtout pas de provocation ! On se tient sage. En plus de ça, les filles à l'école ça fait jaser. On en parle entre nous : les barbus n'aiment pas trop ça. On nous a dit que les Talibans en Afghanistan sont contre l'éducation des filles. Il y en a qui ne sont pas loin de penser la même chose dans notre pays.

2.

Aujourd'hui jeudi, mon père n'est pas rentré. On l'attendait comme à l'habitude vers neuf heures du soir. Il quitte théoriquement Palmyre dans l'après-midi et prend un taxi collectif. Comme les manifestations sont devenues presque quotidiennes et que désormais l'armée est mobilisée pour maintenir l'ordre, les routes ne sont plus sûres. Il n'a pas prévenu, rien du tout. Ma mère est de plus en plus nerveuse. À la radio et à la télévision (on a un vieux poste noir et blanc), on ne parle pas vraiment des événements qui secouent maintenant tout le pays. Sinon pour dénoncer les « terroristes » ou les « éléments les plus radicaux » qui voudraient soi-disant renverser le régime. On ne cesse de me rappeler que je suis trop jeune pour comprendre ce qui se passe. Mais il y a une atmosphère mauvaise. Même avec mes amies à l'école on n'ose pas parler de cela. On a peur des espions, de la police secrète. Nos professeures – pour nous les chrétiens, toutes des religieuses de la même congrégation – essayent de faire comme si de rien n'était. Il y a moins de cours, certaines ne viennent plus, d'autres ne sortent qu'une fois ou deux par semaine de leur couvent d'Alep. Alors on file dans la salle d'étude où l'on nous fait recopier des pages entières de textes en français, et même en latin et en grec. C'est une particularité de notre institut. Qui fait sourire mon père : sa femme ne sait ni lire ni écrire, elle parle l'arabe local, celui qu'on emploie à la maison, alors que leur fille parle français, apprend l'anglais, le latin et le grec ! Monsieur Gérard trouve ça extraordinaire. Il a lui-même deux filles qui sont au lycée français de Damas. Il nous dit en plaisantant qu'ils auraient dû, avec sa femme Anne, mettre leur fille dans notre école !

Nous avons passé la nuit à veiller. À surveiller plus exactement le téléphone, la porte, la rue où se situe notre maison. Nous partageons l'appareil – un vieux combiné en bois et en laiton – avec notre voisin. Hier soir peu avant dix heures, comme ma mère me pressait, j'ai décroché le téléphone pour appeler monsieur Gérard qui loge dans un hôtel à proximité du site. Il m'a rassurée en me disant qu'on lui avait fait savoir qu'à cause des manifestations, le trafic dans la région de Homs était perturbé, certaines routes fermées pour la nuit. « Pas d'inquiétude Layana ! Vous savez, je suis aussi impatient que vous de voir arriver votre père ! Allez, bonne nuit ! »

La nuit est tombée depuis longtemps. Chez nous, il n'y a pas de « crépuscule ». La lumière au moment du coucher du soleil s'éteint brusquement, comme si on soufflait une bougie. Mon père doit être coincé quelque part dans le désert, entre Palmyre et Hama. À cause des manifestations, les autorités contrôlent tous les axes importants, notamment la route Damas Alep et plus loin au nord. Si j'ai peur ? Oui, je suis inquiète. Comme tout le monde

pratiquement, mon père a participé aux grandes marches des vendredis, réclamant comme tout le monde encore plus de démocratie, plus de liberté, plus de justice. Quand ces grands cortèges se forment – j'en ai vus plusieurs – c'est toujours impressionnant. Les gens marchent d'abord de façon débonnaire, comme s'ils partaient en promenade ou au marché, puis ils scandent des slogans, ils se mettent en file, ils rythment leur pas. Il y a des meneurs, on entend des porte-voix, des sons de mauvaise qualité, ça crachote. La foule devient nerveuse. Mon père que j'accompagne me dit rentre, c'est préférable. Il y a eu de la bagarre parfois, mais pas vers chez nous. Vers Alep je crois. La pagaille était telle que la police a tiré. Un cousin nous a raconté, il a entendu lui-même les détonations.

Au petit matin, il est enfin arrivé. Le taxi a bien été stoppé aux environs de Homs, la route au nord était déjà interdite.

— Pourquoi tu ne nous as pas téléphoné ? a dit ma mère.

— Les communications étaient coupées ! Enfin, pas vraiment. Brouillées ! Les lignes étaient parasitées, impossible de lancer aucun appel. En plus, on était surveillés en permanence. Le soir, on a roulé plus de deux heures, puis à Homs, à peine sur la M5, le taxi nous a posés à la gare routière, South Station. Premier autobus pour Alep à six heures ce matin. Je n'ai pas dormi.

Mon père a appelé monsieur Gérard pour lui raconter ses aventures, et surtout lui promettre de se mettre au travail au plus tôt. Tout le monde s'affole. Comme si de l'électricité parcourait l'atmosphère. Les équipes, les archéologues, les inspecteurs des antiquités, les autorités, les ouvriers... Que se passe-t-il ? Les « événements » comme on dit désormais. À la maison, on essaye de reprendre la routine. Maman récupère tout ce qui peut se laver : les larges pantalons de mon père, ses foulards, mes robes, mes chaussettes, mes culottes. Comme si cette occupation millénaire – savonner et frotter fébrilement les pièces de tissu jusqu'à s'en écorner les doigts – pouvait compenser la peur qui la prend désormais à l'annonce de la grande contestation qui secoue le pays. Elle a des mauvais pressentiments. L'expression « printemps arabe » (expression française) lui donne des frissons. Tout ça vient de Tunisie je crois. Un gamin du pays qui s'est immolé par le feu alors qu'on le sommait de payer plus de taxes ou d'impôts que ce qu'il ne gagnait. Ces temps-ci, une atmosphère inhabituelle nous prend tous à la gorge, comme un souffle ; un jour parfumé, un autre jour à l'odeur de poudre. À l'école, nos professeures ne masquent plus leur inquiétude. L'une d'entre elles est une sœur carmélite détachée dans notre établissement pour la douzaine de chrétiens qui y sont inscrits. C'est elle qui nous enseigne les langues, dont le français et le grec ancien.

Comme elle est chrétienne-orthodoxe – branche de l'église d'Antioche –, elle

sent bien que ses jours dans notre école sont comptés. Il y a eu l'incident de la semaine dernière, un illuminé qui braillait Allahou Akbar en levant un poing agressif devant les murs de l'école. Nous étions toutes rangées sagement dans le vaste et large couloir qui sert aussi de cour de récréation et de salle commune, où la directrice nous a rassemblées pour nous parler. Un sermon plus que de l'information. Une exhortation. « Tenez-vous bien ! Soyez digne de notre bel institut ! Dieu quel que soit son nom veille sur nous ! Mais vous avez dû sentir qu'autour de nous, des forces incontrôlables et parfois malveillantes poussent certains individus à commettre des actions... mauvaises. Ne vous effrayez pas ! Il y a du mouvement, des foules en colère. »

Et voilà qu'elle nous invite à réciter une prière. Au choix ! Pour moi et mes coreligionnaires ce sera « Je vous salue Marie, pleine de grâce... ». Les filles n'en reviennent pas. On pouffe. Notre maîtresse carmélite est une Libanaise d'origine grecque et française. Curieusement, elle a un léger accent du midi de la France (l'accent de Marseille me dit une copine), ce qui lui retire un pourcentage d'autorité qu'elle compense au moyen de sentences grammaticales implacables. C'est elle qui nous enseigne la grammaire française, une discipline qu'elle estime plus importante que toute autre, mathématiques, histoire, littérature, sciences du vivant... Qu'elle place au moins à la hauteur de la théologie. Mais il faut reconnaître qu'elle est incroyablement bonne prof. C'est une grande et forte femme, qui ne fait rien pour valoriser un corps auquel il ne manque pourtant pas grand-chose pour le rendre beau. Très jolie femme, dit mon père. Elle est solide, elle est vive, « vivace », comme une plante, et son autorité naturelle la maintient comme un cadre parfois maintient un tableau. Pas de fausses notes, sa voix – tonalité, tempo – comme ses gestes s'harmonisent avec sa taille, ses formes. Elle se tient droite comme un fil à plomb, tout est droit chez elle.

Comme les routes sont coupées, au moins pour les civils, mon père ne retourne plus à Palmyre. Il a laissé en plan l'histoire de contrebande d'antiquités qu'il a découverte. À son grand regret. « Ikhamat, vous restez avec nous désormais » lui a intimé monsieur Gérard. Il y a les chapelles de Qalat Seman, mais aussi tout un travail sur les thermes de Sergila, un autre chantier qui tient au cœur de l'archéologue. C'est un peu la panique si j'ai bien compris. Les ouvriers ont débauché. Certains sont paraît-il en prison, d'autres rejoignent des sortes de milices clandestines, d'autres encore, à l'appel de certains Imams, s'embrigadent auprès de groupes religieux occultes. Ce sont les plus redoutables nous dit-on. Ils partent en chasse contre les « croisés », c'est-à-dire contre nous.

Ça y est. Depuis deux jours maintenant, l'école est fermée. Aucune explication sérieuse ne nous a été donnée. On se doute bien de toute façon. La police est toujours au rendez-vous, les manifestations sont quotidiennes, la